

INTRODUCTION

À l'origine de cet ouvrage, une question: alors que tant d'individus sont passés dans le Nord québécois et ontarien, avant 1945, pour y travailler et y vivre, pourquoi quelques-uns seulement y sont-ils restés alors que la plupart n'ont pas pris racine ? Cette question invite à réfléchir sur la fixation d'une population dans ce vaste espace que composent le Nord-Est ontarien, le Témiscamingue et l'Abitibi. Réflexion qui se fait à partir du cas du travail minier avant la Deuxième Guerre mondiale. Les activités minières de cette époque fournissaient toute la cohérence à cette région, aujourd'hui davantage divisée en deux espaces politiques.

Si l'on fait abstraction des années récentes marquées par des licenciements massifs et une insécurité grandissante en milieu de travail, nos vies se sont orchestrées depuis la fin de la guerre, autour d'une loyauté à quelques entreprises et institutions. Grâce à cette sécurité d'emploi, beaucoup d'entre nous ont profité de salaires et de conditions de travail permettant d'accéder à la propriété. Sédentaires, nous l'avons été, surtout au cours des «trente glorieuses», ces années de prospérité inégalée qui vont de 1945 à 1975.

Et, comme notre pratique fut d'abord et avant tout sédentaire, on demeure quelque peu surpris par l'ampleur de la mobilité géographique de la main-d'oeuvre, avant la Deuxième Guerre mondiale. Pourtant, elle ne fait aucun doute. Il n'y a pas que l'agriculteur, qui régulièrement doit s'attaquer à d'autres tâches, notamment forestières, afin de boucler le budget ; plusieurs autres segments de la population active s'appuient sur une multitude de petits travaux et de courts séjours ici et là. On a la bougeotte. Règle générale, on n'habite guère longtemps le même logement surtout quand on est locataire. Cela ressort aisément à la lecture des annuaires municipaux de Sudbury¹.

1 À Sudbury, par exemple, plus de 45% des chefs de ménage de la rue Kathleen déménage au bout d'un an; voir Marko Roy, «Mobilité urbaine et population active de la rue Kathleen, Sudbury, 1914-1940», mémoire de spécialisation, histoire, Université Laurentienne, 1996, pages 25 et 42. Voir aussi Marc Despatie, «Aspects de l'histoire urbaine du quartier Borgia de Sudbury, 1911-1969», mémoire de spécialisation, histoire, Université Laurentienne, 1993.

Si ce brassage de population et ces va-et-vient incessants étaient seulement le fruit de décisions individuelles spontanées, il n'y aurait peut-être rien à comprendre de tout cela. Mais, des forces orientent cette mobilité et demandent à être identifiées et expliquées.

La mobilité sera donc le fil conducteur de cet ouvrage. Mobilité géographique surtout, traduite par un roulement ahurissant, mais non exceptionnel, du personnel minier: une mobilité transatlantique provoquée par l'élargissement de l'économie marchande et une mobilité continentale alors que la main-d'oeuvre parcourt l'Amérique à la recherche d'un mieux-être. Mobilité professionnelle aussi, examinée à partir d'une étude serrée de la mobilité interne des ouvriers-mineurs d'une entreprise.

Mais n'allons pas trop vite: la question ethnique constitue le second thème principal de cet ouvrage. La main-d'oeuvre minière n'est pas ethniquement homogène. De profondes transformations ont affecté la composition ethnique des ouvriers-mineurs¹ et les entreprises ont joué un rôle décisif en adoptant des politiques d'embauche discriminatoires, favorisant certains groupes ethniques au détriment d'autres.

C'est surtout à partir du tout début du XXe siècle que les entreprises minières du Nord ouvrent toutes grandes leurs «barrières²» aux différents groupes d'immigrants. À l'Inco³, le phénomène est particulièrement évident. Encouragée et planifiée par l'entreprise, la venue de ces immigrants coïncide avec la modernisation des activités de production. Cette dernière s'appuie sur une division plus poussée du travail et entraîne, à son tour, une hausse rapide de la productivité. Coïncidence? Peut-être pas. Une

1 Nous préférons utiliser l'expression «ouvrier-mineur» pour désigner l'ensemble de la main-d'oeuvre d'une entreprise minière.

2 Tous les mineurs connaissent bien la barrière toujours gardée: elle sépare physiquement les lieux de travail des entreprises, des lieux et chemins publics environnants. C'est à la barrière que s'effectue souvent le recrutement, d'où la belle expression «faire la barrière» pour désigner l'attente du travailleur désireux de se faire embaucher (témoignage de Stanislas Godbout, Val-d'Or, 1997-12-18 ; voir aussi Rémi Jodouin, *En-d'ssout*, Ville Saint-Laurent, Éditions Québécoises, 1973, p. 108).

3 La société est connue au départ sous le nom de Canadian Copper Company. En 1902, elle est fusionnée à d'autres entreprises et devient l'International Nickel Co. Elle conservera toutefois son nom initial jusqu'en 1918, date à partir de laquelle elle devient l'International Nickel Co. of Canada (Inco).

chose paraît certaine: l'image de l'immigrant-mineur en tant que travailleur non spécialisé y est résolument remise en question, même si l'on doit convenir qu'elle correspond à la réalité de certains groupes ethniques. Tel est le contenu du premier chapitre¹.

Un de ces groupes d'immigrants qui finira par s'établir dans plusieurs villes minières du Nord quitte l'Italie. L'Amérique est alors une terre d'accueil temporaire, car il s'agit d'y décrocher un salaire, nettement supérieur à celui touché là-bas, et d'accumuler le nécessaire pour reprendre le bateau et se payer un lopin de terre dans son pays d'origine. Pas question d'adieu, mais seulement d'«au revoir».

On connaît la suite: certains vont s'établir à demeure chez nous. Mais ils ne sont qu'une poignée comparativement aux milliers qui n'ont fait que passer. C'est tout le mérite de Karey Reilly d'avoir réussi, dans le deuxième chapitre, à prendre la mesure de l'importance de ce phénomène. L'auteure parvient à dégager une typologie des Italiens qui laisse deviner que le Nord ne fut un havre paradisiaque que pour une petite minorité d'immigrants.

Le troisième chapitre, qui est de nous, poursuit l'analyse de la question des politiques d'embauche, à partir des fiches du personnel de la Noranda Mines Ltd que l'on compare, à l'occasion, avec celles de l'Inco². La période étudiée est celle des années 30, au cours de laquelle l'entreprise, après qu'une grève a été déclenchée par les immigrants, abandonne sa politique pour revenir à l'embauche de Canadiens. La boucle est bouclée. Plus fondamentalement, comme le texte le suggère, les années 30 provoquent un ajustement des politiques d'embauche de toutes les entreprises minières du Nord.

Le dernier chapitre de cet ouvrage est signé par Alain Daoust. L'auteur examine, à partir d'un groupe de plus de 1300 travailleurs, un phénomène jusqu'ici peu étudié en histoire du travail, soit la mobilité interne des ouvriers-mineurs à l'Inco. Bien qu'une fraction seulement de la main-d'oeuvre demeure assez

1 Ce texte a d'abord été présenté, sous une forme abrégée, à la *Seventh Annual Conference-Mining History Association*, en juin 1996 à Rossland (Colombie-Britannique) sous le titre «Changing Ethnicity of Labor at INCO, Sudbury, Ontario, 1900-1914».

2 Une version abrégée de ce texte a également été présentée à la *Eight Annual Conference-Mining History Association*, en juin 1997 à Houghton (Michigan) sous le titre «International Nickel Company and Noranda Mines' Workforce».

longtemps au sein de l'entreprise pour avoir le temps d'y gravir quelques échelons, le phénomène est essentiel parce que le travail minier n'est pas seulement dangereux, source de conflits et de revendications, il est aussi, pour une minorité, un lieu d'apprentissage, de formation et d'enrichissement pour les travailleurs non spécialisés qui parviennent à devenir foreurs. Certains y feront carrière et y trouveront des sources de satisfaction, jusque-là peu reluisantes, qui doivent être jetées dans la balance du travail du fond et du jour.

Quelques mots s'imposent aussi sur la place de cet ouvrage par rapport à nos travaux antérieurs et par rapport aux projets de recherche encore en chantier. Le présent recueil de textes prolonge un ouvrage antérieur publié en 1995 dont nous avons assumé la direction et intitulé *Les ouvriers-mineurs de la région de Sudbury, 1886-1930*¹. On y avait brossé un premier tableau des travailleurs, de l'évolution des effectifs en termes ethniques et des conditions de travail dans la région de Sudbury, tout en insistant sur la situation à la Canadian Copper Co.

En présentation de ce numéro spécial, nous avons mentionné qu'on ne pensait pas que l'Inco, au cours de ses premières décennies d'existence, avait enregistré des changements importants en termes de productivité. En raison d'une lecture des seuls résultats disponibles alors, nous faisons erreur² car, comme le montre le premier chapitre du présent ouvrage, les gains de productivité, consécutifs à la modernisation des équipements et à une division du travail poussée ont été appréciables, surtout entre le début du siècle et la Première Guerre mondiale.

Un autre aspect mérite d'être souligné relativement à la place de cet ouvrage par rapport au précédent. La réflexion sur les sources utiles pour l'histoire minière est plus étoffée dans le présent ouvrage. Par exemple, Alain Daoust, auteur du quatrième chapitre, a fort bien mesuré les limites des fiches du personnel archivées et classées selon les années de départ, aussi nombreuses que puissent être ces fiches. Quant à nous, nous croyons que l'ouverture vers les données d'autres entreprises minières, comme la Noranda Mines Ltd, s'avère fructueuse puisqu'elle permet d'élargir la recherche non seulement dans l'espace, en permettant des comparaisons, mais aussi dans le temps (en nous permettant d'aborder les années 30). Une prochaine étape de l'analyse, déjà en

1 Numéro spécial de la *Revue du Nouvel-Ontario*, 17, (1995): 143 p.

2 Voir la «Présentation», p. 19-21.

chantier, nous permettra de suivre, d'une mine à l'autre, le même groupe de travailleurs échantillonnés, soit tous les travailleurs dont le nom de famille commence par la même lettre, ce qui nous autorisera à conduire des analyses plus fines des déplacements des ouvriers-mineurs d'un camp minier à l'autre.

Le plus bel exemple de l'éventail des sources pouvant servir à l'histoire minière nous est fourni par Karey Reilly qui met à profit une dizaine de sources différentes. On retiendra la nécessité de multiplier les types de sources afin de donner une image un peu plus juste des fluctuations de la population et de ces «oiseaux de passage». Faire l'histoire de tous ceux qui ne sont pas restés dans le Nord repose sur des tours de force documentaires. Et faire cette histoire est aussi riche d'enseignement.

On sera peut-être déçu, à la lecture de ce recueil, de l'absence de réflexions théoriques sur la mobilité et sur son impact sur la formation d'un espace régional. C'est que nous n'avons pas terminé d'en comprendre les mécanismes.

Pour le moment, il paraît clair que cette mobilité géographique n'est pas le symptôme d'une pathologie sociale, d'une société agraire désorganisée. Nous serions tenté de retenir comme cadre explicatif de cette mobilité notamment l'idée d'un service familial à laquelle Gérard Bouchard fait référence dans *Quelques arpents d'Amérique*¹. La mobilité ne s'inscrit pas tellement dans une logique individuelle; elle résulte plutôt d'une stratégie familiale visant à envoyer les fils et les filles hors du foyer afin que, profitant de l'expansion de l'économie marchande, ils ramènent ou envoient de quoi améliorer le sort de la famille. L'arrivée de milliers d'immigrants dans le Nord, de même que celle de bien d'autres Canadiens -surtout célibataires-, s'inscrit sans doute dans cette logique.

Mais il y a plus que cela: derrière tous ces départs volontaires des travailleurs, qui s'accompagnent parfois, après trois mois, six mois, d'un retour du même individu au sein de l'entreprise, se dessine, nous semble-t-il, une manifestation de liberté, de refus de la discipline industrielle, de l'autorité patronale. La société étouffe les gens avec ses normes sociales, culturelles, idéologiques. Il fallait bien respirer un peu. Et cette liberté est d'autant plus facile à exercer, que tous les biens du travailleur tiennent souvent dans une valise.

L'histoire du travail que nous présentons ici s'éloigne du traitement habituel de l'histoire minière où généralement les conflits de travail dominent et structurent l'analyse. Cette approche traditionnelle s'expliquait notamment par un accès limité aux sources, souvent syndicales et gouvernementales et par un engouement pour les questions de changements sociaux. Or, notre accès aux archives des entreprises -que peu de nos prédécesseurs avaient obtenu- a permis un nouvel éclairage du travail minier: en examinant la situation d'avant la syndicalisation et en scrutant l'organisation du travail.

Certes cette histoire est encore en chantier et bien des éléments nous manquent encore. Cet ouvrage ne présente que des propos d'étape, qui devraient nous permettre de mieux avancer par la suite.

En terminant, nous voudrions souligner la collaboration de quelques-uns de nos collègues qui ont bien voulu lire et commenter des chapitres de cet ouvrage¹. Matt Bray nous a prodigué des conseils et nous a fourni des informations inestimables, grâce à ses connaissances approfondies des archives de l'Inco. François Boudreau, Donald Dennie et Benoît-Beaudry Gourd ont commenté et nous ont permis de nuancer et de revoir plusieurs passages. Et merci finalement à Micheline Tremblay, ma compagne, qui a revu à la loupe ces textes afin d'en débusquer les fautes, les formulations malheureuses et les phrases incompréhensibles.

Sudbury, le 30 janvier 1998
Guy Gaudreau

1 Ce projet n'aurait pu se concrétiser sans l'appui financier de plusieurs intervenants. Le fonds de recherche de l'Université Laurentienne nous a d'abord permis de compléter une partie de la recherche au cours de l'été 1997. Par ailleurs, l'Institut franco-ontarien a cru bon d'appuyer ce projet de publication. Et Robert Segsworth, doyen de la faculté des sciences sociales, a également été d'un grand secours, en finançant à la fois la recherche et la publication de cet ouvrage. Finalement, nous avons pu compter sur l'aide financière de Geoffrey Tesson, recteur intérimaire, et de Gratien Allaire, vice-recteur associé. Un gros merci à tous.